



En Tanzanie, en 1989, Evered et Goblin perchés au-dessus de Jane.

Le Jane Goodall Institute n'approuve pas la manipulation, l'interaction ou la proximité des chimpanzés ou d'autres animaux sauvages. Il s'agit de photographies historiques qui ne peuvent pas être sorties de leur contexte d'origine.



JANE GOODALL

“ ENSEMBLE, ON PEUT DÉPLACER DES MONTAGNES ”

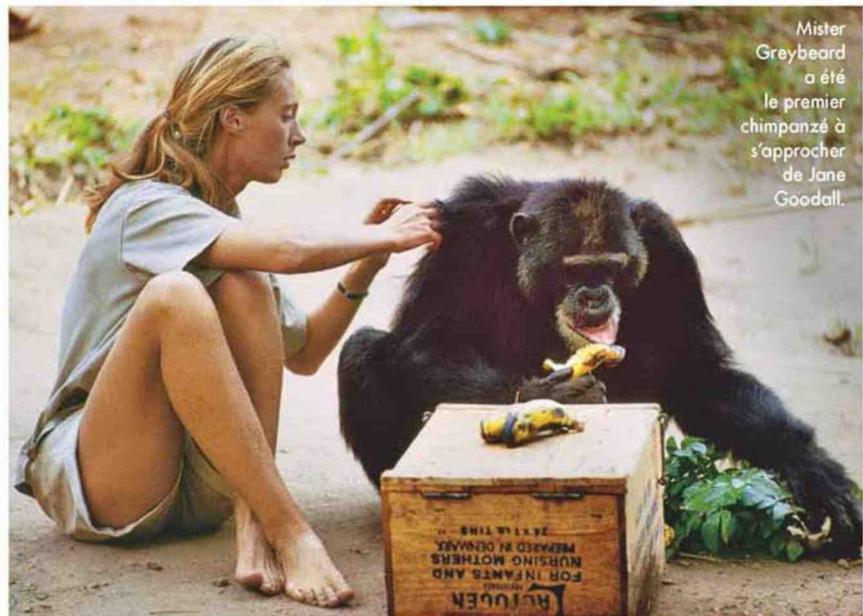
MILITANTE INFATIGABLE DE LA CAUSE ANIMALE, LA PRIMATOLOGUE DE 86 ANS GARDE UN ESPOIR INTACT EN L'ACTION LOCALE ET COLLECTIVE POUR SAUVER LE MONDE. PAR FLORENCE BESSON

Leakey, celui-ci répond : « Il faut désormais redéfinir l'homme, redéfinir l'outil, ou accepter le chimpanzé comme humain. » Depuis, l'éthologie a fait des bonds de géant : balayée l'ineptie meurtrière de Descartes selon laquelle les animaux sont des machines. Chaque jour, on s'étonne de découvrir à quel point nos colocataires sur cette planète sont extraordinaires. Parce qu'on les extermine à une vitesse effrayante, Jane Goodall a fini par quitter son paradis tanzanien de Gombe,

Vous vous rappelez Copernic ? Giordano Bruno ? Ces hommes persécutés pour avoir dit que la Terre tournait autour du Soleil et que nous n'étions pas les rois du monde ? Jane Goodall, qui a découvert en 1960 que

des animaux où elle a monté un centre de secours et d'études. Il fallait alerter le monde. Partout. Nous réveiller. Afin qu'on ne finisse pas avec une planète sans forêts, sans biodiversité, un désert. Pour l'en remercier, ses amis amérindiens lui ont fait l'insigne honneur de lui donner un nom splendide et mérité : « Sœur de mère Nature ». Rencontre.

fabriquaient des outils, est de ceux-là. Sauf que c'est une femme, qu'elle est bien vivante, et que son message résonne ardemment : « Agissez à votre échelle ! Agir rend heureux ! On peut sauver notre planète ! » Née à Londres en 1934, Jane a passé son enfance à vouloir devenir Tarzan. Les autres se moquaient d'elle. Pas sa mère, qui lui a donné la force de croire en elle, et de s'envoler pour la Tanzanie à 26 ans observer les chimpanzés dans la jungle pour un paléoprimateologue rencontré par hasard, Louis Leakey. À force de patience et de passion, elle voit un jour le plus vieux d'entre eux, Mister Greybeard, se tailler une brindille et l'enfoncer dans une termitière pour se régaler de ses habitants. Miracle ! Au télégramme qu'elle envoie à Louis



Mister Greybeard a été le premier chimpanzé à s'approcher de Jane Goodall.



Jane Goodall est l'une des douze Messagères de la paix de l'Onu. Ici avec Kofi Annan, en 2002.

ELLE. Comment allez-vous ?

JANE GOODALL. Très bien. Je suis là où j'ai été confinée, dans ma maison à Bournemouth, au Royaume-Uni, en famille. J'ai eu de la chance, j'ai failli rester coincée à Abu Dhabi. Mais je travaille comme jamais : j'écris des articles, des histoires pour sensibiliser les enfants chinois à la condition animale, j'anime des webinars, des podcasts...

ELLE. Le 21 septembre, vous avez célébré la Journée internationale de la paix. Pourtant, vous dites que le climat actuel rappelle celui de la Seconde Guerre mondiale...

J.G. Entre les réfugiés climatiques, les manifestations partout dans le monde, et cette pandémie dont nous sommes en grande partie responsables à cause des déforestations, de l'agriculture intensive et de notre irrespect des animaux... je ne me suis jamais sentie dans une période aussi sombre depuis 1939-1945. Tant que nous ne vivons pas en harmonie avec notre environnement, nous nous battons pour plus d'eau, plus de terre. Mais je garde espoir.

ELLE. N'avez-vous jamais eu peur ? Vous auriez pu être victime des trafiquants d'animaux comme l'a été Dian Fossey...

J.G. Dian était mon amie, mais elle ne faisait pas participer les villageois locaux. Moi, depuis le départ en 1960, j'inclus les habitants, car ce sont eux et seulement eux qui peuvent prendre soin de la forêt qu'ils utilisent pour se chauffer ou se nourrir. Notre programme Tacare, aujourd'hui présent dans douze pays d'Afrique, repose sur l'autonomie. Nous demandons aux villageois : « De quoi avez-vous besoin ? » Nourriture, santé, éducation... Nous travaillons ensemble. Grâce à la permaculture, à l'agroforesterie, la nature renaît incroyablement, et ils en sont les premiers bénéficiaires, ils nous aident à prendre soin des chimpanzés et de la forêt en général.

ELLE. Vous insistez beaucoup sur l'éducation des filles.

J.G. Oui. Si une fille étudie, elle échappera au mariage précoce, aura moins d'enfants, sera moins pauvre. En 2050, un habitant de la planète sur trois sera africain, et pour nourrir ces gens, on rase des forêts pour faire de l'agriculture intensive, avec des conséquences désastreuses : inondations, sécheresses, rivières polluées, augmen-

tation des températures... Les filles sont aussi plus présentes dans « Roots & Shoots » (Racines et Pousses), nos programmes d'incitation à l'action destinés aux écoles et aux lycées dans soixante pays. Mais il y a aussi des hommes merveilleux !

ELLE. Louis Leakey vous a choisie pour étudier les chimpanzés en Tanzanie parce que vous étiez une jeune femme...

J.G. Il pensait que je serais plus patiente ! [Rires.] Ma vraie chance n'était pas d'être une femme, c'était de ne pas avoir eu les moyens d'aller à l'université et donc d'avoir un regard neuf sur les choses. Quand j'ai découvert que les chimpanzés utilisaient des outils, les savants ont dit que je racontais n'importe quoi, que l'intelligence était réservée à l'homme. On avait dressé une ligne imaginaire entre les animaux et nous. Je suis heureuse d'avoir pu briser cette frontière. Nous partageons 99 % de notre ADN avec les chimpanzés. Et il y a tant à apprendre des animaux !

ELLE. On s'est moqué de vos travaux, on a parlé de « La Belle et la Bête » car vous étiez splendide...

J.G. On serait horrifié aujourd'hui par les propos que les hommes osaient tenir alors ! Le féminisme n'avait pas commencé. On a écrit que si l'on parlait de ma découverte, c'est parce que j'avais de jolies jambes... C'est vrai que j'avais de jolies jambes, non ? Alors tant mieux ! Merci mes bonnes vieilles jambes !

ELLE. Comment comprenez-vous que tant de gens, au-delà de nos gouvernants, ferment les yeux sur l'urgence écologique ?

J.G. Parce qu'ils voient trop grand. Quand on prend le problème dans son ensemble, on se dit qu'on n'y arrivera jamais. Il faut penser et agir petit, localement. Vous ne pouvez pas, à vous seul, empêcher la déforestation de l'Amazonie, mais vous pouvez ne plus manger de viande. Vous pouvez éliminer le plastique de vos poubelles, écrire à vos députés, signer une pétition, voter, consommer mieux. Quand on agit à son échelle, on voit le résultat, et cela rend extrêmement heureux. Après, on rencontre d'autres gens qui eux aussi font la différence, et là, ensemble, on peut bouger les montagnes.

ELLE. Vous avez commencé sans argent, sans études. En étant une femme, jeune, en 1960... N'avez-vous jamais douté ?

J.G. Je le dois à ma mère. Enfant, quand je disais que je voulais aller vivre en Afrique parmi les animaux sauvages, tout le monde se moquait de moi sauf elle. Elle m'a dit que si je tenais bon, je trouverais un moyen. Elle avait raison. Quand je suis arrivée à Gombe, en Tanzanie, dans cette jungle extraordinaire, j'ai su que j'étais à ma place.

ELLE. Que vous ont appris toutes ces années dans la jungle ?

J.G. Que tous les êtres sont connectés, des arbres aux vers de terre. Chacun est important. Chacun a le droit d'être là. Mais je le savais enfant, grâce à mon chien et à mon hamster !

VOUS NE POUVEZ PAS, À VOUS SEUL, EMPECHER LA DEFORESTATION DE L'AMAZONIE, MAIS VOUS POUVEZ NE PLUS MANGER DE VIANDE.

**ELLE. À 86 ans, n'êtes-vous jamais fatiguée de vous battre ?**

J.G. Bien sûr que si ! Mais je vois les résultats : à Gombe, la forêt, qui avait été presque rasée par la surpopulation et la surexploitation, est revenue. C'est incroyable la force de la nature. Si les gouvernements subventionnaient les bonnes idées vertes plutôt que le pétrole, on irait tellement loin. Par-dessus tout, je suis portée par la jeunesse. Quand je rencontre les jeunes de « Roots & Shoots », je suis ébahie : cette nouvelle génération a tout compris. Elle est formidable !

ELLE. Est-ce que les chimpanzés vous manquent ?

J.G. Oui, ils me manquent, mais ceux qui étaient ma famille, les descendants de Old Flo, cette maman incroyable, sont tous morts sauf un.

ELLE. En regardant votre passé, le fait d'avoir divorcé du photographe Hugo van Lawick pour rester à Gombe, d'avoir dû confier votre fils Grub à votre maman quand il avait 8 ans pour qu'il étudie à Londres, est-ce qu'il vous semble que ce combat pour les animaux vous a demandé beaucoup de sacrifices ?

J.G. Pas vraiment. J'ai été jour et nuit auprès de Grub jusqu'à ses 8 ans et après je le voyais durant toutes les vacances. De toute façon je n'ai pas décidé : c'était une évidence, je devais me battre pour préserver la nature. Idem en 1990 : un jour, j'ai pris un petit avion pour rentrer au centre d'études, et j'ai constaté que la forêt autour de nous avait disparu. Du jour au lendemain, j'ai renoncé à toute vie personnelle et je suis devenue militante. Il fallait le faire. C'est tout.

ELLE. Aujourd'hui, de quoi sont menacés les chimpanzés ?

J.G. Ils étaient quatre millions en 1900, ils ne sont plus que trois cent cinquante mille et leur nombre continue de décroître... On assiste à une hausse du braconnage avec le Covid : les gens ont faim. Le trafic d'animaux sauvages est une véritable guerre, il tue des milliers de rangers et des centaines de milliers d'animaux – pour un chimpanzé capturé, dix sont tués. La menace vient aussi de la croissance de la population humaine et de la destruction de la forêt où vivent les singes, pour les champs, les routes, les maisons...

ELLE. Avec le coronavirus, on a eu le sentiment d'une prise de conscience mondiale. Y croyez-vous ?

J.G. De très nombreuses personnes qui vivent dans des villes extrêmement polluées ont enfin pu respirer de l'air pur et ça ne s'oublie pas. Imaginer qu'on peut continuer à avoir une « croissance » alors qu'on abuse d'une planète à bout, c'est insensé, irrationnel. Et il n'y a pas que le Covid, il y a les incendies, les inondations, les tempêtes, les nuées de criquets, la fonte des pôles... c'est presque biblique ! On voit bien que nous devons inventer une nouvelle façon de vivre.

ELLE. Et quelle serait cette nouvelle façon de vivre ?

J.G. Spirituelle. Nous sommes devenus matérialistes. La nature nous rappelle à notre spiritualité, ne serait-ce que par son incroyable beauté. À Gombe, il y a une chute d'eau éblouissante. Les chimpanzés s'y rendent et effectuent une sorte de danse très étrange. S'ils pouvaient se parler, ce serait le début d'une sorte de religion animiste. Il y a un immense pouvoir spirituel, dans les arbres, dans les autres animaux. Même les plus grands scientifiques reconnaissent cette espèce d'intelligence universelle. Mais elle a besoin de nous ! ■

Pour aider le Jane Goodall Institute à planter 1,2 million d'arbres en Tanzanie, rendez-vous sur janegoodall.fr et chez [Maisons du Monde](#). Plantations également en Ouganda avec Ecosia.